



AVRIL 2015
www.marianne.net

Marianne

HORS-SÉRIE

DOM = 7 € - BEL = 7,50 € - CH = 11,75

L 13870 - 2 H - F : 6,90 € - RD



LES ARMÉNIENS UNE HISTOIRE FRANÇAISE

UNE ÉGLISE VIVANTE
La foi gardienne du passé

LES INTELLECTUELS
face au devoir
de mémoire

CHARLES AZNAVOUR
Trésor national

MARSEILLE, PARIS, LYON...
Intégrations exemplaires

PATRICK DEVEDJIAN
"Le génocide
est mon identité"

CINÉMA, SPORT, BD...
Une créativité forte



ANTOINE AGOUDJIAN

Il y a des visages venus d'un autre temps, des prophètes à barbe blanche et des femmes éplorées, un berger la main sur le cœur devant un champ de pierres, nuages d'orage, col boutonné. Une tour sur un ciel noir qu'habitent les oiseaux, un garçon que l'on porte, malade ou fatigué, cheveux bruns en bataille dans une rue d'Alep, et un autre éploré dans un orphelinat du Liban, les mains jointes dans un lit de bois. En Arménie, au Liban, en Syrie, en Turquie, où le photographe s'est glissé parmi la foule vociférante des « Loups gris », sur des bateaux, dans des bus et dans des fêtes. Antoine Agoudjian a 54 ans, une barbe savamment taillée, les cheveux longs, un physique rustique et l'humilité de ceux qui prennent de vrais risques en ayant l'air de trouver cela normal. Un poète, un contemplatif qui connaît par cœur l'histoire de la région de ses ancêtres, les enjeux et les tensions.

Plusieurs fois par an, depuis 1989, il laisse femme et enfants dans sa maison d'Alfortville, part à l'aventure et revient de ses périples avec des images qu'il travaille et retravaille inlassablement, accordant un soin maniaque au grain, à la lumière, aux contrastes. Ces photos sont datées, Istanbul 2008, Tunceli 2012, Erevan 1989, Gumri 1993, Alep 2001. On pourrait inverser les années et les lieux, les mélanger, l'essentiel n'est pas là. Antoine Agoudjian s'est affranchi du reportage et d'une quelconque quête de vérité. Pourtant, ce qu'il montre



Mes images parlent de ce qu'il s'est passé là-bas »

Petit-fils de rescapés, élevé dans le culte d'une Arménie « métaphorique et mythifiée », il parcourt la région de ses origines depuis vingt-cinq ans. Le recueil *Le Cri du silence*, qui vient de paraître, présente ses photos.

est profondément vrai, universel et intemporel. Un vaste bout de terre marqué par la violence, l'errance et les conflits, et des rires dont on ne peut jamais se départir, quand ils apparaissent, d'une sourde gravité.

Marianne : Quand êtes-vous allé pour la première fois en Arménie ?

Antoine Agoudjian : En 1983, en touriste, c'était un pèlerinage. Je suis

issu d'une famille de rescapés du génocide, de l'extrême est de la Turquie, Erzeroum et Kütahya. Comme beaucoup ils se sont d'abord réfugiés au Liban et en Syrie, et puis ils ont compris qu'il fallait faire une croix sur le retour. En 1924, il y avait un bateau par jour qui arrivait à Marseille. Après Marseille, ça a été Paris, puis Alfortville. Je suis né à Saint-Maur et j'ai



UNE IDENTITÉ FORTE



grandi dans cet environnement, où la mémoire est très présente. Dès l'enfance, j'ai fait de la danse arménienne, j'ai participé aux colonies de vacances de la Croix bleue. Sans être communautariste, je fais partie d'une communauté.

“ Ce que certains considéraient comme du terrorisme, nous le voyions comme de la résistance. ”

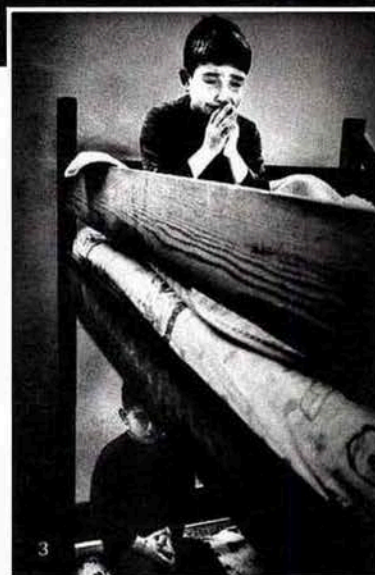
Vous entendiez souvent parler du génocide ?

A.A. : Bien sûr, d'autant plus que ma génération était en contact avec celle des rescapés. Pour nous, impossible d'aller en Turquie, c'était le diable. Et puis durant les années 1980, c'était une dictature où il était dangereux d'être arménien. Nous avons vécu une sorte d'« arménité métaphorique », différente de celle des nouvelles générations ou de

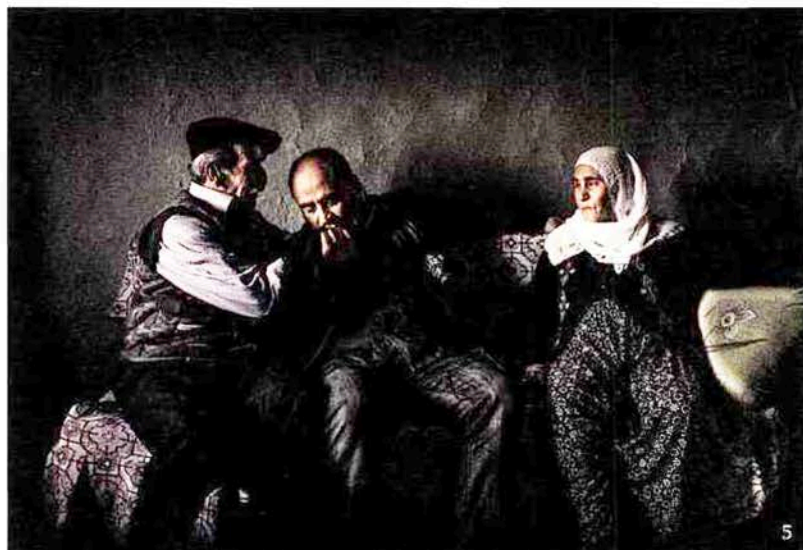
celle de ma femme, Christina, née en Arménie soviétique. En vingt ans les choses ont beaucoup changé. En 1978 en France, on se faisait castagner par la police quand on manifestait pour rappeler la mémoire du génocide, ils venaient nous attraper jusque dans les églises. C'était l'époque de l'Asala (*Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie*, ndlr). Pour nous, cela a été un choc tellurique terrible. Ce que certains considéraient comme du terrorisme, nous le voyions comme de la résistance. Ces opérations ciblées d'élimination de diplomates et de représentants du gouvernement turc étaient menées par des garçons qui avaient mon âge à l'époque, 20 ans.

À quelle époque est né votre projet photographique ?

A.A. : En 1989, au moment du tremblement de terre en Arménie. Je suis parti quelques mois pour faire de l'aide humanitaire d'urgence, j'ai créé un camp de vacances pour enfants près du lac Sevan. On emmenait de jeunes handicapés, des orphelins, avec une équipe de kinés et de médecins.



C'est là que j'ai fait mes premières photos, environ cent films, ce que je fais aujourd'hui en une mission. J'ai été publié à mon retour, c'est ce qui a constitué un déclic. J'ai dû retourner là-bas une trentaine de fois. Puis j'ai travaillé comme tireur pendant dix ans. J'ai fait un deuxième livre sur l'Arménie du Caucase chez Actes



Sud. Et à partir de 2000, ce projet sur la mémoire arménienne, dont l'idée est de se retirer des œillères en ne se consacrant qu'à l'Arménie. Il concerne tout l'empire ottoman asiatique, post-guerre des Balkans de 1912 : la Syrie, le Caucase, l'Anatolie, le Liban, en m'intéressant à d'autres populations, les Kurdes, les Arabes...

Dans quel état d'esprit travaillez-vous ?

A.A. : Je me balade, et je photographie ce que je vois. Le choix du sujet, c'est l'espace géographique, et après je me laisse guider. Je ne suis pas dans une idée de reportage, de témoignage. À un moment j'ai voulu faire

quelque chose de plus authentique. C'est la reconstruction d'un univers imaginaire. Quand on me demande d'expliquer une photo, ça me dérange. Je veux que les gens soient dans la même démarche que moi quand ils la voient. C'est une quête de beauté. Je veux raconter à la manière d'un dramaturge, d'un peintre, d'un écrivain. Ma quête, c'est l'image. Et ce qui est étonnant c'est qu'au bout du compte ces images, même si elles ne le veulent pas, parlent de ce qu'il s'est passé là-bas.

Quand on voit votre photo au milieu des Loups gris, on se dit qu'à certains moments vous pre-

nez de vrais risques.

A.A. : Quand je suis au milieu d'eux, nous sommes des dizaines de photographes et ils ne savent pas que je suis arménien. Et il vaut mieux qu'ils ne le sachent pas... Leur influence est toujours cruciale, ils ont pignon sur rue et sont le bras armé de beaucoup d'actions. L'assassinat du journaliste Hrant Dink en 2007, par exemple, qui était très aimé et respecté, ce qui a provoqué un véritable choc. Cela a permis à beaucoup d'Arméniens islamisés de découvrir leurs origines : le génocide arménien est au cœur de la république turque, beaucoup de cadres autour d'Atatürk y avaient participé, des banques ont été créées autour de la spoliation des biens arméniens, les entreprises arméniennes ont été récupérées par des Turcs, etc.

Vous allez exposer en Turquie...

A.A. : En effet, et c'est un double symbole, puisque cette exposition va se faire au Kurdistan, dans la municipalité de Diyarbakir. Les Kurdes ont aidé les Turcs au moment du génocide. Désormais, ils ont l'occasion de se rendre compte du jeu trouble du gouvernement turc. Ce sont eux aujourd'hui qui m'aident à montrer mon travail, et l'inauguration se fera le 24 avril, date anniversaire du début du génocide. ■ Vladimir de Gmeline

REPÈRES

Le Cri du silence, traces d'une mémoire arménienne [6], d'Antoine Agoudjian, Flammarion (XX pages, 65 euros).

1. « Assadour », région de Tunceli (Dersim), Turquie, 2011.
2. « Seyfo », région de Diyarbakir, Turquie, 2013.
3. « Nid d'oiseau », région de Jbail (Byblos), Liban, 2000.
4. « Les braises brûlent réunies », Istanbul, Turquie, 2008.
5. « Testament », Mazgirt, région de Tunceli (Dersim), Turquie, 2008.

